LA MORT
DU
JUSTE
OU
SERMON
SUR

es Paroles du XXIII. Chapître du Livre des Nombres Verset X.

PAR Mr. Abbadie.



WILL NOBLE

A LONDRES,
Par B. GRIFFIN, Pour la Veuve PEAN
dans le *Strand* à la Bible d'Or. 1693.

LA MORT
DU
JUSTE
OU
SERMON
SUR
ces Paroles du XXIII. Chapitre du Livre des Nombres Verset X.



WILL. NOSLE

A LONDRES,
Par J. ... dans le Strand à la ... d'Or, 1693.

A MONSEIGNEUR,

MONSEIGNEUR LE DUC DE SCHOMBERG,

Duc de Linster,

MARQUIS D'HARWICH, COMTE DU St. EMPIRE, GRAND DE PORTUGAL, COMTE DE MERTOLA, BARON DE BANGOR, &c. GENERAL DES FORCES DE LEURS MAJESTEZ BRITANIQUE EN ANGLETERRE.

Monſeigneur,

LA Matiere de ce Sermon a trop de raport avec l'état de vôtre ame, pour craindre de vous deplaire, en vous le preſentant. Vous venez de recevoir la triſte nou-

velle de la Mort d'un frere qui vous étoit cher: & cette affliction a renouvellé sans doute dans une ame comme la vôtre, le sentiment des pertes que vôtre Maison à faites coup sur coup depuis quelques années.

Vous perdites en la personne de Madame de Schomberg une seconde mere, mais une mere illustre qui vous faisoit honneur, qui en fit même à son sexe.

Mais, si vous fûtes touché de sa perte, la Mort de Monseigneur le Duc vôtre Pere, fût un accablement, ou l'auroit été pour un homme moins ferme que vous. On le vit ce Heros si cher aux gens de bien, si redouté de nos ennemis, l'admiration des uns & des autres, cueillant, si j'ose m'exprimer ainsi, une Palme qui fut arrousée de son sang & de nos larmes, accomplir, mais trop tôt & par un triste temperamment à nos prosperitez, le vœu qu'il avoit fait de donner les restes de sa vie au service de sa nouvelle Patrie.

Voici, MONSEIGNEUR, une preuve toute recente que le sang illustre de Schomberg est destiné à couler pour le service de l'Angleterre, ou celuy de ses Aliez. Voici un autre Heros de ce Nom, que l'honneur & la vertu ont conduit par le même chemin à la même destinée; & cette destinée est telle qu'à peine pourroit-on trouver dans la Mort d'un seul homme de plus grands sujets de tristesse & de consolation tout à la fois. Dieu

Dieu l'avoit fait & grand & aimable. Doux, honnête, bien faiſant, genereux, il fut toûjours aimé auſſi-tôt que connu. Il auroit ſuffi d'être mal avec luy, pour être en quelque ſorte décrié dans le monde ; & ſans abandonner le ſoin de ſa reputation, on ne pouvoit paroître ſon ennemi. Sa belle ame ne hazardoit rien pour ſe laiſſer voir telle qu'elle étoit ; & les ouvertures de ſa confiance, ne firent jamais qu'augmenter l'eſtime qu'on avoit concüe pour luy. Son courage fut grand & ſa modeſtie ne fut pas moindre. Ses proſperitez le rendirent toûjours plus humble ; & les diſgraces ne faiſoient que luy élever le cœur.

Religieux envers Dieu, charitable envers les pauvres, il ſembla n'eſtimer dans ſa condition que le moyen qu'elle luy fourniſſoit de faire plus de bien aux autres, ni dans ſes employs que le plaiſir de ſervir Dieu en faiſant ſon devoir. Il n'étoit jamais ſi content, que lors que les autres l'étoient de luy : Mais jamais il ne ſatisfit perſonne aux depens de la juſtice & de cette inflexible droiture dont il faiſoit profeſſion. Plus ſevere dans le ſervice qu'il n'étoit complaiſant dans la ſocieté, il ne donna jamais à la faveur ce qui apartenoit au merite ; & ne voulut reconnoître d'autre recommandation, que celle des ſervices & de la vertu.

On le vid porter ſes premieres armes en Portugal, & ſervir à la tête de ſon regiment d'une

maniere qui ne dementoit point la gloire que son illustre pere acqueroit en affermissant le Trône encore chancellant de ce Royaume.

La France admira ensuite sa valeur, dans une rencontre importante, où tout couvert de feu & de fumée, son regiment taillé en pieces, son cheval tué sous luy, il ne perdit la liberté, que par un genereux abandon de sa vie.

On la vû depuis ce temps là servir avec gloire en Hongrie & en Allemagne, meriter les bienfaits & la confiance d'un grand Electeur, se signaler sur le Rhin, à Keiserwart, & à cette attaque celebre de Bonne, dont le succez passa toute esperance, & qui ne fera pas le moins bel endroit de l'histoire de nos jours.

Le Piedmont étoit destiné à voir finir sa vie. C'est là aussi qu'il s'est montré tel qu'il étoit. Le silence en dit ici plus que le discours, & le discours est peu necessaire lors que toute la terre publie sa valeur. Amis & ennemis, tous honorent sa memoire, ou par des larmes sinceres, ou par des éloges non suspects : Mais à quoy luy sert la justice que les hommes luy rendent ?

Qu'il y auroit de vanité, MONSEIGNEUR, dans la gloire de sa vie & de sa Mort, & dans l'éloge qu'on en peut faire, si toutes ses vertus n'avoient été consacrées à Dieu, par une veritable & solide pieté ! A quoy serviroit-il que sa fin eut fait tant d'éclat dans le monde, si elle n'avoit

été

été édifiante dans l'Eglise ? Certainement les personnes du caractere le plus élevé entre les hommes, ne sont rien devant Dieu. Ce sont des vers luisans, ces petits astres de la poussiere, qui ne brillent que dans les tenebres, & se trouvent de simples vermisseaux au lever du Soleil. Que benit soit donc le nom du Seigneur, de ce qu'il luy avoit donné de vivre dans sa crainte, & qu'il luy a fait la grace de mourir dans son amour!

Peut être, MONSEIGNEUR, me suis-je trop laissé emporter au plaisir de parler de cét Illustre Mort, & que cette preface s'est insensiblement changée en une espece d'éloge Funebre ; je ne m'en repens point ; personne ne doit trouver mauvais qu'on rende à une pretieuse memoire, ce qui ne luy est que trop dû, & qui ne peut ni flater l'amour propre, ni irriter l'envie de qui que ce soit.

Il y a de l'ingratitude, & peu de raison, à se hâter d'oublier les personnes que la Mort nous ravit, que le public a de l'obligation à leur vertu, & qu'ils ont moins vécu pour eux que pour les autres. Il est vray qu'ils n'ont pas besoin de nos éloges, mais nous avons besoin de leurs exemples. Nôtre souvenir ne les touche point ; mais leurs vertus nous sont necessaires puisque nous pouvons les faire revivre & les perpetüer en quelque sorte, par une heureuse imitation ; heureux de ce que nous trouvons en la personne d'un

troisiéme

troisiéme & illustre Duc de Schomberg, la gloire & les vertus horoïques d'une Maison si feconde en exemples dignes d'être imitez.

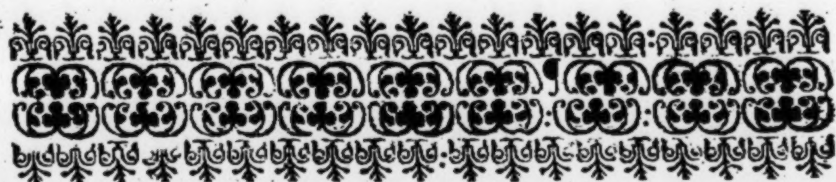
J'espere, MONSEIGNEUR, que vous me pardonnerez la liberté que je prens de vous entretenir si long-temps ; & je vous suplie de croire, que ce m'est icy une occasion de renouveller les vœux que je fais sans cesse, pour vôtre conservation, pour celle de Madame la Duchesse vôtre épouse ; & pour celle de vôtre Illustre Famille, étant avec respect,

MONSEIGNEUR,

Vôtre Trés-humble, & Très-obeïssant serviteur,

ABBADIE.

LA



LA MORT DU JUSTE

OU

SERMON

SUR CES PAROLES

Du XXIV. Chapître du Livre des Nombres, Verset X.

Que je Meure de la Mort des Justes, & que ma fin soit semblable à la sienne.

MES-FRERES,

S'IL est rare de voir des gens qui pensent souvent à la Mort, il est plus rare encore d'en trouver qui ne souhaitent de bien mourir, lors qu'ils y pensent ; & je ne crains point de me tromper, lors que je me persuade que ce souhait general des hommes fait en particulier le principal souhait de vôtre cœur. Aucun de vous, je m'assure, ne voudroit donner pour tous les biens du Siecle, l'esperance qu'il a de mourir

dans l'amour de son Dieu. Vous en regarderiez la proposition avec horreur, si elle pouvoit vous être faite ; & sans doute que le Monde n'a point d'attraits, ni le Demon d'artifices, qui pûssent vous faire consentir à un échange si desavantageux.

Mais ne vous y trompez pas, autant qu'il est avantageux de bien mourir, autant est il dangereux d'en concevoir une vaine esperance ; & je ne sçay lequel seroit au fond un plus grand malheur pour nous, ou de ne vouloir point penser à la Mort par l'attachement que nous avons pour la vie, ou de négliger de bien vivre, par la fausse esperance de bien mourir.

A ces deux Illusions de nôtre corruption, nous opposons deux importantes veritez. La premiere est, que rien ne nous est plus necessaire qu'une heureuse Mort. La seconde, que pour bien mourir, il ne suffit point d'en former le souhait ; Deux veritez importantes qui répondent aux deux divines leçons de nôtre Texte. Il faut bien en effet qu'une bonne Mort soit precieuse & necessaire, puis qu'elle fait le vœu des mondains & des profanes eux mêmes, & que Balaam la souhaite aujourd'huy : Mais il faut bien aussi qu'il y ait plus de difficulté qu'on ne s'imagine, à mourir comme il faut, puis que nous trouvons icy un homme qui semble en concevoir le desir avec passion, & qui en exprime le Vœu avec force, sans pourtant le voir accomplir. Deux Reflexions qui nous paroissent importantes entre toutes celles qu'on peut faire sur ce Texte.

On ne s'arrêtera donc point à vous dire icy, que Balaam qui étoit honoré du don de la Prophetie, quoy qu'étranger, ayant reçû un indigne salaire pour maudire les Enfans d'Israël, ne pût s'empêcher de les benir, & qu'une partie considerable de cette Benediction consista dans ce Vœu de nôtre Texte, *Que je meure de la Mort des Justes*, c'est à dire des Israëlites, *Que ma*

fin soit semblable à la sienne, c'est à dire à la fin de chacun d'eux, entendant par cét Israël, l'Israël selon l'Esprit, auquel seul appartiennent toutes les prerogatives de l'Alliance de Dieu ; & contant que non seulement personne ne peut se dire heureux avant sa Mort, mais encore que c'est à la Mort qu'apartiennent toutes les Benedictions de la vie. Nous nous dispenserons d'entrer dans ces considerations particulieres, persuadez que pour répondre à l'intention du Saint Esprit, nous ne devons pas tant rechercher de faire beaucoup de Reflexions sur ces Paroles, que de choisir celles qui ont le plus de raport à nos besoins. C'est pourquoy nous traiterons premierement dans ce Discours, de la necessité qu'il y a à bien Mourir, ou des raisons qui peuvent nous obliger à former ce souhait, à l'exemple de Balaam ; Et nous verrons en second lieu, en quoy consiste cette heureuse Mort des Justes que nous devons souhaiter. On en établira d'abord la necessité; on en découvrira ensuite les Caracteres. On vous montrera qu'il faut être insensé ou ennemy de soy même, pour ne chercher point à bien Mourir ; & l'on vous fera voir que ce n'est que par les austeritez de la vie, qu'on obtient le bonheur de la Mort. C'est dequoy nous esperons vous convaincre dans cét Entretien Sacré. Mais en vain l'esperons nous, si Dieu luy même ne fait nôtre persuasion.

Puisse t-il éclairer nôtre Esprit par les Lumieres efficaces de sa verité, & toucher nos cœurs par les attraits Victorieux de sa Grace, pour nous rendre salutairement attentifs aux paroles d'un homme qui fut si inutilement éclairé! Et puissions-nous, enseignez de Dieu même dans ce moment, nous convaincre si bien de la necessité qu'il y a à bien mourir, que nous facions ceder tous nos soins, à celuy de bien vivre, à la Gloire de son grand Nom, & pour le salut eternel de nos ames. Amen.

Balaam ſouhaite de bien mourir, il ne faut pas s'en étonner, il eſt naturel aux hommes de s'aimer eux-mêmes; les plus méchans & les plus abandonnez ſouhaittent de vivre en repos, & de mourir avec conſolation, parce que ceux qui ne craignent point Dieu, craignent leur propre miſere.

J'avoüe qu'ils ne penſent à ce dernier objet, que le moins qu'ils peuvent, & que le bandeau des conſiderations humaines, & des affaires de cette vie, les empêche de le voir; mais enfin il y a des momens où la lumiere de Dieu plus forte que les paſſions de l'homme, luy découvre malgré luy, auſſi bien qu'à Balaam, ce qu'il fait effort de ſe cacher, & alors la Mort ſe preſente à luy ſous pluſieurs faces differentes, plus terribles l'une que l'autre.

Car, ſi vous la conſiderez en elle même, c'eſt une néceſſité de ſe diſſoudre impoſée à toutes les Creatures mortelles; c'eſt une Loy inflexible qui nous retranche de la ſocieté des vivans, un ordre de n'être plus ce que nous étions, qui ſe donne & qui s'execute en même temps.

Si vous la regardez par raport à la nature, elle en fait comme la diſſolution à nôtre égard; elle ôte la lumiere à nos yeux, & le ſouffle à nos narines; elle fait diſparoître le Ciel, la Terre, les Elemens; elle éteint la lumiere des Aſtres, puis que, ſi ces choſes ſubſiſtent, elles ne ſubſiſtent plus pour nous.

Si vous la conſiderez par raport à la ſocieté, elle rompt tous les liens les plus doux & les plus legitimes qui nous attachent les uns aux autres, elle finit tous les commerces, elle deſole les Familles, elle dépeuple les Etats, elle change les Villes en deſert. Mépriſant les larmes des Enfans, & les lamentations de la vieilleſſe, ſourde à nos cris, inſenſible à nos plaintes, ſans reſpect pour le riche, ſans compaſſion pour le pauvre; de la même

même main elle brise les sceptres & les houlettes ; des mêmes pieds elle foule la magnificence des palais, & le chaume des cabanes ; de la même faux elle vendange l'esprit des Grands, & celuy des Peuples, faisant descendre les Monarques du trône, dans le tombeau ; abattant les Magistrats parmy la foule obscure de ceux qui leur obeïssoient ; elle mêle les soupirs & les larmes de toute la terre, & confond tous les âges, tous les sexes, & toutes les conditions, dans les mêmes frayeurs & dans les mêmes tenebres.

Si vous la regardez par raport au Monde, elle ôte aux dignitez leur éclat, au richesses leur prix, à la puissance son credit, au merite sa consideration, à la fortune ses esclaves, à la faveur ses adorateurs. La puissance du tombeau consume l'or & l'argent, elle efface la pourpre, elle avilit les tresors, parce qu'en rendant nôtre esprit à Dieu, & nôtre corps à la Terre, elle rend aussi la vanité à elle même.

Si vous regardez la Mort par raport à nôtre corps, c'est la dissolution de cette idole si long-temps & si vainement encensée ; elle jette les tenebres sur ses yeux, la pâleur sur son front, la glace dans son cœur, la pourriture dans toutes ses parties ; ce superbe qui fouloit les hommes sous ses pieds, est luy même foulé des animaux : cét homme qui fût assis sur des sieges magnifiques, est couché sur une couche de vers ; c'étoit une espece de Dieu, c'est presentement un cadavre.

Si vous considerez la Mort par raport à la conscience, c'est un ministre de jugement, une messagere de nouvelles effrayantes ; un éclair de la Justice de Dieu, une foudre qui part de cette main redoutable ; elle assemble dans un moment, tous les effrois qui étoient entrez dans nôtre cœur, pendant toute nôtre vie.

Si vous regardez la Mort par raport au Demon, c'est le triomphe de celuy qui dés le commencement,

s'est rendu coupable du meurtre du genre humain; c'est le regne du destructeur. Le Demon a l'empire de la Mort, comme Jesus Christ a l'empire de la vie; d'où vient que les démoniaques aiment à habiter parmy les sepulchres, & se réjouïssent de voir dans les monuments de la Mort, l'ouvrage de cét Esprit de tenebres.

Si vous la considerez par raport à Dieu, elle est le Ministre de sa Justice, l'executeur de ses arrêts, son sacrificateur, un Sacrificateur inexorable, qui frape tout, qui extermine tout, qui luy fait en tous lieux un Sacrifice de sang & de larmes.

Enfin, la Mort est un mal auquel les hommes ne pensent qu'avec frayeur, qu'ils reçoivent avec desespoir, qu'ils soufrent avec acablement. La pensée de la Mort les trouble, la venüe de la Mort les déconcerte, & la Mort même les fait disparoître pour toûjours.

Mais quoy que la Mort semble égale pour tous, il y a pourtant bien de la difference dans le sentiment que les hommes en ont communément. On meurt en bête (pardonnez moy cette expression, qui n'est point trop basse pour le sujet dont il s'agît,) on meurt en homme, on meurt en Philosophe, on meurt en homme de bien. On meurt en bête, lors qu'on meurt sans crainte, aprés avoir vécû sans reflexion; lors qu'on doit à sa propre insensibilité, le repos de ses derniers momens, & que l'on fait ce qu'on peut pour ignorer sa Mort, dans le temps même qu'on ne peut s'empêcher de la recevoir; Et telle est la disposition, non seulement des hommes du commun, mais encore de ces Heros qui n'ont point connu le vray Dieu. C'est dans cette veüe qu'un fameux Conquerant interrogé, laquelle luy paroissoit la plus so haitable de toutes les Morts, répondit, *Que c'étoit la*

moins

moins attendüe. Vous auriez crû, à voir ſon intrepidité dans les perils de la guerre, qu'il mépriſoit la Mort ; Non, c'eſt ſeulement qu'il n'oſoit la regarder fixement. Il ne pouvoit ſouffrir l'image de ce qu'il faiſoit profeſſion de braver tous les jours. Evitant de la penſée, ce que la Loy du deſtin luy faiſoit voir, ne pouvoir être évité en effet, il ne cherchoit pas tant la Mort, qu'une maniere de mourir qui le ſauvât de ſes propres frayeurs. Il devoit ſa fermeté à ſa foibleſſe ; le Heros n'avoit pas la force d'être un homme ; & celuy qui obtint des Autels pour prix de ſa valeur, ne faiſoit au fond qu'imiter les bêtes, qui meurent ſans s'en apercevoir.

On meurt en homme, j'entends en homme foible & préocupé, lors que ne mourant pas tout à fait ſans reflexion & ſans prévoyance, on s'occupe de ſoins inutiles, ou d'interêts peu importants. A quoy ſert le ſoin de ſa ſepulture & de ſes funerailles, ſi ordinaire aux mourans, ſi inutile en ſoy ? A quoy peuvent ſervir ces ornemens qui ne parent qu'un cadavre, ces flambeaux qui ne ſçauroient diſſiper les tenebres du tombeau, ces ſons lugubres qui ne peuvent être entendus par des oreilles que la Mort a fermées pour jamais, & ces triſtes pompes qui terminent la vanité & qui la font revivre ? A quoy ſervent toutes ces choſes, qu'à nous montrer que nous ſommes enfans, même en quittant la vie, & que nôtre orgueil & nôtre folie, n'entrent point dans le tombeau avec nous ?

Si le ſoin de regler ſes affaires eſt legitime, il faut avoüer qu'il ceſſe d'être important à meſure que nous approchant du Tombeau, nous changeons d'état & de ſcituation. Quelle place peut-il tenir entre toutes ces grandes veües qui nous occupent alors ? Et combien les affaires de cette vie paroiſſent-elles petites à une ame devant laquelle le temps n'eſt plus qu'un point, prête, comme elle eſt, à entrer dans les vaſtes abîmes de l'Eternité ?

On

On meurt en Philoſophe, lors qu'on tâche de ſe dédommager des pertes inevitables que la Mort nous cauſe, par la gloire qu'il y a à mourir avec fermeté. En effet on cherche à vivre dans la memoire des hommes, lors qu'on ceſſe de vivre réellement, & l'on croit ne mourir pas tout à fait lors qu'on peut mourir avec bruit, & attirer les regards & l'attention des hommes en mourant. Mais ſans dire, qu'on ne peut ſe ſatisfaire de cette vaine immortalité qui ne peut flatter nos cendres, ou réjoüir nos oſſemens dans le tombeau ; Quel eſt-ce prodigieux renverſement qui fait ſervir la Mort à une fin ſi contraire à ſa veritable deſtination ? Elle eſt deſtinée par la Juſtice & par la ſageſſe de Dieu, à confondre l'orgüeil de l'homme, Servira t'elle au triomphe de ſa vanité ? L'homme avoit prétendu s'egaler à la Divinité, en prêtant l'oreille à cette voix du Seducteur, *Vous ſerez comme des Dieux*, que fait la Juſtice Divine ? Elle renvoye à la terre, ce Dieu de terre ; elle commande à la Mort de détruire celuy qui s'étoit ſi inſolemment élevé, & de ne laiſſer pas même la qualité d'homme ; à celuy qui avoit aſpiré à la Gloire de ſa Divinité. *Tu es poudre*, luy crie-t'elle, *& tu retourneras en poudre* : Mais voicy un retour de l'orgueil de l'homme, auquel on ne ſe ſeroit pas attendu ; la Mort vient humilier l'homme, mais l'homme cherche à rendre ce deſſein inutile, en la prenant elle même pour l'objet de ſa vanité ; il s'énorgueillit de recevoir ſans frayeur le coup de la foudre qui le reduit en pouſſiere ; il oſe braver la Majeſté du tout Puiſſant, par l'endroit même par lequel elle a prétendu ſe glorifier. Quoy donc ! La Mort ne ſera-t'elle plus une reparation que nôtre orgueil fait à ſa Grandeur offenſée ? Et lors que la Juſtice de Dieu vient punir nôtre orgueil, nôtre orgueil triomphera-t'il de ſa Juſtice en proffitant de ſes pertes, en ſurvivant à ſa propre ruïne, en triomphant

phant de sa défaite ? Non, Mes-Freres, cela ne peut, ny ne doit être de la sorte ; & pour vous le montrer, il est temps de tirer le rideau de la Mort, & de vous faire voir sans aucun voile, ce qu'elle a de plus terrible en effet.

La Mort est le Roy des épouvantemens ; c'est l'expression d'un Prophete ; La Mort est entre les choses terribles, la plus terrible, c'est la parole d'un Philosophe, la Sagesse humaine étant conforme en cela à la voix d'un homme, instruit dans l'Ecole de Dieu ; Mais cette verité, pour être receüe sans contradiction, doit être bien entenduë, & son sens limité. Car n'est-il pas vray que la vie est en quelque sorte plus terrible que la Mort, & que c'est la vie qui rend la Mort si terrible ?

On pourroit s'aprivoiser avec ce Monstre, tout affreux qu'il est, si l'on étoit condamné seulement à en être devoré ; mais de devenir sa proye sans perdre la vie & le sentiment ; de mourir & ne perir point, & aprés la fuite precipitée de ces jours de nôtre vanité, qui ne reviendront jamais, se trouver accüeilli d'une eternité de misere qui suit l'homme criminel, & qui est comme déja entassée dans ses derniers momens. C'est là, Mes Freres, c'est là ce qui déconcerte l'amour propre avec ses rafinemens & ses artifices ; c'est ce qui foudroye la vanité humaine, & qui met une pierre sur le tombeau de cét Hydre toûjours prête à revenir.

Certainement, on ne peut voir le mépris que les hommes font paroître pour la Majesté Divine, dans leurs paroles & dans leurs actions, sans convenir que la Mort vient à-propos pour confondre un si grand orgueil, & qu'autant qu'elle est terrible en elle même ; autant étoit elle necessaire pour la Gloire de Dieu, & pour nôtre humilité : Mais lors que nous considerons que la Mort abat l'impie sans

l'humilier, qu'elle le foudroye & ne fait qu'augmenter son orgueil, n'avons nous pas raison de penser que c'est avec autant de Sagesse, que de Justice, que Dieu aprés avoir puni l'impieté de la vie, par les horreurs de la Mort, punit l'insolence d'une Mort qui le brave par les sentimens éternels d'une vie, diray-je, ou d'une Mort ? Oüy, d'une vie & d'une Mort tout ensemble; d'une vie mêlée des horreurs de la Mort ; d'une Mort mêlée des sentimens de la vie ; d'une vie qui n'empêchera pas que les hommes ne meurent toûjours pour être plus miserables ; d'une Mort qui n'empêchera pas qu'ils ne vivent toûjours pour mieux sentir leur misere.

Mais n'entends-je point l'incredule qui m'arrête, pour me dire qu'il n'auroit que faire d'exhortation pour bien vivre & pour bien mourir, s'il étoit persuadé de cette eternité de vie que je supose ; que c'est là ce qu'il faudroit prouver, & ce qu'il n'est pas aisé d'établir, parce qu'il est difficile de dire des nouvelles certaines d'un païs d'où personne n'est encore revenu.

Mais, si l'on ne voit point revenir les Morts pour confirmer les esperances de la pieté, sont-ils dont revenus quelques fois pour authoriser les desordres du libertinage ? Si nous devons douter de la vie eternelle, l'incredule est-il bien certain de son aneantissement ? Où nous renvoyez-vous, s'écriera de nouveau le libertin, est-ce par des incertitudes que vous prétendez que nous reglions nôtre vie ? Oüy, j'aurois droit de le prétendre dans vôtre suposition, & il sufiroit que l'état de l'homme aprés la Mort, fût douteux, pour nous obliger à prendre le party le plus sûr, qui est celuy de la vertu, & à ne pas courir pour ce qui n'est que vanité, le hazard ; Je dis le simple hazard d'être eternellement miserable. Mais il ne faut point laisser le plaisir du doute à ces dangereux Avocats de la sensualité

& du néant ; Il faut, s'il se peut, les forcer d'ouvrir l'oreille à la voix de la nature, de la raison, de la conscience, & de la Religion, qui déposent en faveur de nôtre Immortalité.

Quelque effort que les hommes façent pour se dégrader eux mêmes, une voix plus puissante que celle de leur corruption leur dit, qu'il y a en eux quelque chose qui les éleve au dessus de la condition des bêtes. Quand la raison n'auroit pas le privilege de les distinguer à cét égard, les sentimens de leur cœur l'auroient incontestablement, puis que tous ces sentimens nous montrent que nous sommes faits pour l'avenir, au lieu qu'il n'y a point d'inclination dans les bêtes, qui ne fasse voir qu'elles sont faites pour le temps present. Il n'y a point de vanité dans les biens de la nature, par raport à elles, non pas même dans l'herbe qui leur sert d'aliment. Cette herbe qui croît le matin, & qui seche sur le soir, l'emblême de la vanité, est un bien réel & solide par raport aux animaux qui en font leur pâture, parce que c'est un bien qui leur est proportionné ; il leur sert pour le temps present, & ils n'ont que faire de l'avenir : Mais tout est vanité dans le monde par raport à l'homme ; nous le sçavons, nous le sentons ; en vain voudroit on le contester : Et pourquoy cela, si ce n'est parce que malgré nous, nous nous apperçevons de la disproportion qui est entre le monde qui perit, & nôtre ame qui ne perit point ? Autrement, à quoy bon ces vastes desirs dans une nature si bornée, ces inquietudes pour l'avenir dans un Etre qui finit si tôt ; & pour tout dire en un mot, ce sentiment de la vanité du monde, & ce sentiment de nôtre immortalité qui nous sont si naturels, qui s'expliquent l'un l'autre, & qui se soutiennent mutuellement dans nôtre cœur ?

Mais allons plus loin, ce n'est pas, ce me semble, relever excessivement l'excellence de l'homme, que de

ſuppoſer que, comme les autres choſes, il ſuit ſa deſtinée & va à ſa fin d'une maniere proportionnée à ſa nature, de ſorte qu'étant un Etre raiſonnable, il doit être conduit par une Loy ſoûtenüe de motifs, laquelle preſcrive la Juſtice, & la faſſe obſerver. Chacun ſçait que les hommes ne ſe gouvernent pas autrement ; la nature leur dit qu'ils ſont faits pour l'ordre, & non pour la confuſion. Où eſt la Famille bien reglée où le Pere de Famille puniſſe la vertu & l'obeïſſance de ſes enfans, & recompenſe leur méchanceté & leur rebellion ? Qui ne ſçait au contraire qu'il luy eſt tout auſſi naturel d'exercer la Juſtice, que d'avoit le ſens commun & d'être une creature raiſonnable ?

On ſçait qu'il eſt plus neceſſaire encore d'obſerver cette Loy dans une Ville composée de pluſieurs familles, plus neceſſaire encore dans un Etat composé de pluſieurs Villes, ou dans un Empire composé de pluſieurs Etats ; le nombre des perſonnes qui doivent être gouvernées, ne pouvant croître ſans augmenter les difficultez du gouvernement ; & ces difficutez, à meſure qu'elles croiſſent, rendant l'ordre de la Juſtice plus neceſſaire & plus inviolable. Croirons-nous donc que lors que toutes les Societez particulieres ne ſubſiſtent que par les Loix & la Juſtice, la ſocieté generale des hommes ſoit faite pour le renverſement & pour la confuſion ? C'eſt ce qu'il faudroit dire dans le principe des incredules : Car je demande, ſi l'ame de l'homme perit avec ſon corps, qu'elle juſtice le chef & l'auteur de toutes les ſocietez exerce-t-il dans le monde ? Quelle difference met-il entre le vice & la vertu ? Comment unit-il la peine avec le crime ? Eſt-ce par les maladies ? Mais elles affligent également tous les hommes. Eſt-ce par l'adverſité ? Mais elle eſt fort ſouvent le partage des hommes vertueux. Eſt-ce par la mort ? Mais elle eſt commune aux bons & aux méchans.

Les

Les Legiſlateurs & les Magiſtrats humains puniſſent à la verité ceux qui commettent des crimes exterieurs, qui troublent l'ordre de la ſocieté ; Mais qui punira les crimes de l'eſprit, les crimes cachez, & tant de crimes qui trouvent dans leur excez leur propre impunité ?

Que ſi les benedictions du temps preſent ſont les ſeules que nous pouvons eſperer, & s'il n'y a point d'autre vie aprés celle-cy, il s'enſuit premierement, que la veritable vertu nous eſt inutile, & qu'il n'y a qu'une vertu contrefaite qui puiſſe nous ſervir ; car ce ſont les apparences & non la realité de la vertu, qui ſurprennent l'eſtime des hommes, & qui par là font nôtre avancement. Ce ne ſera donc pas la vertu, mais l'hypocriſie qui obtiendra les ſeules faveurs que la Divinité trouve bon de diſpenſer aux hommes ; de ſorte qu'il faudra s'écrier, non pas comme Brutus mourant, *O vertu ! je reconnois que tu n'eſt qu'un fantôme :* Mais en renverſant un peu ces paroles, *O fantôme de vertu ! je reconnois que tu vaux mieux que la veritable vertu elle-même.* Il s'enſuit en ſecond lieu, que dans l'ordre des choſes établi par la providence, le crime & le vice ſont benits au préjudice de l'innocence & de la vertu ; Car qui ne ſçait que l'injuſtice, la mauvaiſe foy & l'intemperance, ſe mettent en poſſeſſion des plaiſirs & des richeſſes que refuſent la bonne foy, la temperance & la moderation ; & que ſi l'on veut trouver d'heureux mondains, il faut les chercher, du moins pour l'ordinaire, parmy ceux qui ont renoncé à la vertu, ou qui n'en pratiquent que de fauſſes, c'eſt à dire, qui ſont vertueux en apparence, & vitieux en effet ? Il s'enſuit en troiſiéme lieu, que les crimes obtiennent leur impunité, & même la proſperité temporelle, quand ils ſont pouſſez juſques à l'excez. S'il ſe trouve un Alexandre pour juger un Pyrate, qui avec ſon brigantin, trouble la liber-

té du commerce, & enleve les richesses des particuliers, qui jugera cét Alexandre, qui avec son armée trouble le repos du monde, & ravit les richesses des climats les plus reculez ? Un homicide particulier est condamné & puni de Mort par la Justice humaine, mais les paricides publics se mettent au dessus de la jurisdiction des tribunaux, & sont à couvert de la force du bras seculier à force de commettre de grands crimes. Enfin, il s'ensuit encore qu'il ne faut qu'être grand scelerat pour éviter la punition que Dieu semble avoir attachée au cœur de chaque criminel. Car vous savez bien qu'on étouffe ses remors par l'habitude du crime, & qu'on commet le mal sans scrupule, lors qu'on le commet avec une malice consommée. Que s'il n'y a point d'autre jugement à attendre de la part de Dieu, que celuy qu'il prononce dans le fond de nôtre cœur, on n'a qu'à l'offenser sans crainte & sans mesure, pour être à couvert à jamais de sa Justice, & l'excez de nôtre malice suffit pour nous sauver. Quoy donc ! La conscience punira les hommes vertueux par les remors qu'elle leur inspire, lors qu'ils manquent par foiblesse, & les méchans trouveront dans l'excez de leur corruption, leur seureté & leur repos, contre la voix de la conscience ? Quelle seroit cette justice, qui assureroit ainsi le vice, & puniroit la vertu ?

Et certainement, si cela étoit de la sorte, on auroit autant de peine à trouver la sagesse de Dieu dans la societé des hommes, qu'il y en a à y découvrir sa Justice. Car, si Dieu a eu dessein d'établir dans le monde ce desordre que nous venons d'y remarquer, où est sa droiture ? Et s'il a eu dessein d'éviter ce desordre, ou de le corriger & le reparer, & qu'il n'en ait point trouvé d'autres moyens, où est sa Sagesse ?

Quelle idée devroit on encore avoir de sa bonté ?

Quoy,

Quoy, Dieu sera bon envers les méchans precisément? Il benira la violence, il choisira le vice pour en faire l'objet de sa beneficence? A ce conte nous devrons plûtôt nous plaindre, que benir Dieu, de ce qu'il nous a donné une raison qui nous distingue des bêtes; car celles-cy seront heureuses de n'être pas des hommes, & les hommes malheureux de n'être pas des bêtes. Nous devrons murmurer, de ce qu'il nous aura faits vertueux & raisonnables; car ce sont ces principes de droiture qui font tous nos malheurs, en nous empêchant de nous avançer & de nous satisfaire.

Je passe plus avant; je soûtiens que ce principe des incredules va à ôter à Dieu toute sorte de connoissance de ce qui se passe dans le monde: Car, si Dieu connoît les choses, assurement il les connoît telles qu'elles sont; & si Dieu connoît les choses telles qu'elles sont, il sçait que la vertu n'est pas digne de punition, & que le crime n'est pas digne de recompense; que ce n'est pas l'hypocrisie qui doit au préjudice de la veritable vertu, obtenir les benedictions; Et qu'enfin, il est contre l'ordre, la Justice, & la raison eternelle, que des crimes demeurent impunis, & même qu'ils soient heureux & benits precisément, parce que ce sont de grands crimes, ou qu'ils sont commis sans aucun remors. Que si vous ôtez à Dieu la connoissance, vous anéantissez son Existance necessairement, puis qu'on n'entend rien par le terme de Dieu, où l'on entend pour le moins un Etre intelligent. Egarément pitoyable des incredules, qui conviennent presque tous, qu'on ne peut jetter les yeux sur la nature, sans y trouver des caracteres d'une intelligeance & d'une sagesse qui la gouverne, & qui cependant osent établir icy un principe qui détruit manifestement toutes les idées que la nature nous donne, non seulement de

son

son intelligence & de sa sagesse, mais encore de sa bonté, de sa Justice, & de toutes les autres vertus qui sont les plus essentielles à l'Etre supreme. Quoy donc, tout ne sera que sagesse dans le monde inanimé, & tout sera renversement dans le monde raisonnable? Quoy, nous aperçevons Dieu dans la nature, & nous serons athées dans la societé?

Mais dit-on, Dieu est si élevé au dessus de nous, qu'il ne s'embarrasse point de nôtre conduite. Objection frivole & qui est un tissu d'absurditez renfermées en quatre mots. Car il est vray que Dieu conduit les choses humaines, mais il ne l'est pas qu'il s'embarrasse selon nous de leur conduite; Et qui ne sçait au contraire que c'est l'à la gloire de l'Etre Souverain, de conduire également les choses grandes & petites, & de s'embarrasser aussi peu des unes que des autres? D'ailleurs, qu'entend-on par cét éloignement, qui nous separe de Dieu? Si c'est un éloignement local, quel égarement est celuy-cy? Dieu ne remplit-il pas tous les lieux par son immensité? Et le Soleil sans être par tout comme luy, n'éclaire-t-il pas les lieux les plus bas sans s'abaisser? Que si c'est d'un éloignement de perfection que l'on parle, ne voit-on pas que c'est cét éloignement même qui fait la necessité où Dieu se trouve, d'être plus droit, plus intelligent, plus sage, plus juste que nous ne sommes, & qui par consequent ne luy permet point d'avoir enchaîné les causes secondes, ou établi les principes du monde & de la societé, dans cét ordre qui favoriseroit le crime, & qui feroit le desespoir de la vertu?

Nôtre esprit, dit-on, est trop borné pour juger des vertus de Dieu; Mais si toutes les vertus de Dieu sans exception nous sont cachées, comment sçavons-nous qu'il y a un Dieu? Et si quelques unes de ces vertus de Dieu nous sont connües, pourquoy sera-ce une trop grande

grande temerité à moy de ſuppoſer que j'ay quelque connoiſſance de ces vertus ? Pourquoy ne chercheray-je pas ces vertus dans la ſocieté, aprés les avoir trouvées dans la nature ? Ou plûtôt, pourquoy détruiray-je d'une main, ce que j'ay bâty de l'autre ? Je ne connois la Divinité que par l'éclat de ſes vertus qui ſe manifeſtent dans ſes ouvrages, pourquoy anéantiray-je donc ſon Exiſtence, en revoquant en doute ces vertus ſans leſquelles ſon Exiſtence me ſeroit inconnüe ?

Ces preuves ſont fortes, évidentes, lumineuſes; mais comme elles ſont generales, il a été neceſſaire que la ſageſſe du Createur, les fit deſcendre, pour ainſi dire, de l'eſprit dans le cœur, & que la conſcience fit ſentir à chacun de nous en particulier, ce que la raiſon doit faire connoître à tous les hommes.

Et en effet, s'il n'y a rien à attendre aprés la Mort, il n'y a plus de motifs pour bien vivre, l'interêt & la volupté deviennent nôtre Loy la plus ſacrée & la plus inviolable. Si les motifs ceſſent, il n'y a plus de Loy; car la Loy ne ſçauroit ſubſiſter ſans motifs, je veux dire, ſans promeſſes & ſans menaces qui ſoûtiennent le precepte. S'il n'y a plus de Loy, il n'y a plus de tranſgreſſion, plus de crime par conſequent, plus de diſtinction entre le vice & la vertu. Mais renverſez la Morale tant qu'il vous plaira, vous ne pouvez renverſer le fond de vôtre cœur. Que tous les hommes vous flatent, que tous les Philoſophes vous abſolvent, vôtre conſcience malgré eux, & malgré vous, vous condamnera.

Ce n'eſt pas tout encore, Dieu a voulu nous rendre cette verité plus ſenſible; il a, pour ainſi dire, voulu donner du corps à la Religion, en expoſant à nos ſens l'immortalité bienheureuſe, la faiſant voir aux yeux, entendre aux oreilles, & toucher à la main.

C'eſt pour cela que Jeſus Chriſt eſt reſſuſcité des

morts ; évenement qui eſt de tous les faits qui ont jamais été avancez, d'un côté le plus important, & de l'autre le mieux établi : Je dis le plus important, puis qu'il ſatisfait même à la demande de l'incredulité, nous faiſant voir un homme divin, revenu miraculeuſement de l'autre monde, pour confirmer les eſperances de la vertu. J'ajoûte que c'eſt là de tous les faits le mieux établi, puis qu'il eſt atteſté par une foule de témoins non ſuſpects, ſimples dans leurs manieres, détachez du monde dans leur profeſſion, irreprehenſibles dans leur vie, ſages dans leur conduite, bien inſtruits dans la Loy du Seigneur, ſobres, temperans, moderez, humbles, patiens, charitables, ennemis du menſonge qu'ils jugent incompatible avec le ſalut, qui dépoſent qu'ils ont vû Jeſus Chriſt reſcuſcité, qui le dépoſent au milieu des tourmens, conſtamment, ſans qu'aucun ſe retracte, & qui ne ſe contentant point de ſoûtenir leur témoignage en ſouffrant toute ſorte d'infamie, de diſgraces & de ſuplices, avec une patience plus qu'humaine, prouvent encore ce qu'ils dépoſent, en faiſant eux-mêmes des miracles qui convertiſſent les Nations.

Quel plus grand moyen la Sageſſe Divine pouvoit-elle employer pour nous engager à faire nos efforts pour bien mourir, que de convaincre ainſi nôtre eſprit, nôtre cœur & nos yeux tout à la fois, de ce redoutable avenir qui nous attend aprés la Mort ?

Ce ſeroit une triſte prerogative pour nous, que celle de vivre aprés nôtre Mort, ſi nous ne pouvions eſperer de vivre heureux dans cét état ; & il n'y auroit d'ailleurs rien de ſi vain que l'Eternité, toute vaſte, toute immenſe qu'elle eſt, ſi cette Eternité ne nous regardoit pas. Mais heureuſement nous ſommes certains de cette double Eternité ſi neceſſaire à nôtre eſperance, Eternité de durée qui ſuit la condition de nôtre eſprit, Eternité de bonheur promiſe à nôtre

Foy. Je dis que nous en sommes certains, & je ne crains point d'en trop dire, aprés vous avoir montré que cela est tout aussi certain qu'il est vray que l'homme est élevé au dessus de la bête, que Dieu est Dieu, que la vertu est differente du vice, & que l'esprit de verité & de sainteté, qui a fait parler les Apôtres, n'est pas un esprit de malice & d'imposture.

Que si nous sommes convaincus de la verité de ce grand principe, pourrons nous douter de son importance ? Est-il quelque nüage d'erreur, quelque violence de passion qui puisse nous cacher ce que c'est qu'une eternité, & sur tout la redoutable alternative d'une eternité de bonheur ou de misere ?

Tous les hommes ne voyent pas cét objet de la même maniere, la plûpart en détournent les yeux volontairement. Plusieurs se font un bandeau des considerations humaines pour ne pas l'apercevoir. On se jette dans l'intrigue, dans les affaires pour se mettre hors d'état de la voir : car l'Eternité non plus que le Soleil ne se regarde point fixement, & l'esprit de l'homme n'est peut être pas assez fort pour en suporter la veüe sans éblouïssement : mais quoy qu'il en soit, ne suffit-il point de l'entrevoir ce grand, ce redoutable objet pour en être touché ? Le moindre rayon d'une verité si importante ne doit-il point entrer dans nos cœurs, émouvoir les endroits les plus sensibles de nôtre ame, nous occuper, nous remplir, nous penetrer ? Oüy, Mes Freres, & c'est là ce qui nous reste à vous faire voir dans la seconde partie de nôtre Discours. Car aprés avoir montré à vôtre esprit sur quels principes est établie la necessité de bien mourir, il est temps de parler à vôtre cœur, en vous marquant quels sont les caracteres d'une heureuse Mort.

On ne peut s'empêcher de souhaiter la Mort du juste, lors qu'on considere qu'elle est la Mort du mé-

chant. C'eſt icy un état composé de frayeur & de ſurpriſe, de miſere & de malice, d'impieté & de deſeſpoir. Ainſi perit l'ancien Monde blaſphemant dans les eaux du deluge, Sodome dans les flammes, Pharao dans la mer rouge, l'armée de Sennacherib ſous l'épée de l'Ange qui l'extermina, Anthiocus briſé aux yeux de Dieu à qui il fait la guerre, Herode dans ſon lit rongé de vers, Pilate expirant dans un triſte exil, Julien navré par une main inviſible, à qui il rend hommage par les tranſports même de ſa fureur. Car il ne faut point douter que, ce que ces inſignes criminels ſouffrirent lors que Dieu déploya ſur eux ſes jugemens extraordinaires, cela même ne ſe faſſe ſentir à tous les méchans lors que la Juſtice Divine vient les punir en leur faiſant ſouffrir une Mort ordinaire. Ils en ſont auſſi ſurpris que, s'ils étoient envelopez d'un deluge d'eau, ou d'un deluge de feu: Ils ſont auſſi étourdis de ce coup, presque toûjours imprevû, que s'ils étoient frapez de la foudre, ou accablez d'un tourbillon. Ils ne parloient que de paix à leur ame inſenſée, & voicy une voix qui leur crie, *qu'il n'y a point de paix pour le méchant*. Cét Holopherne dormoit paiſiblement & ne rouloit que des ſonges agréables dans ſa tête; mais voicy une épée dont l'éclat le réveille & dont le coup va l'immoler? La Mort eſt l'épée du Dieu des vengeances; (C'eſt la penſée du Saint Eſprit,) épée qui deſcent du Ciel, épée enyvrée de ſang, qui frape les hommes inopinement, mais non pas ſans avoir fait briller ſa lüeur funeſte à leurs yeux. Combien cette verité eſt elle d'une commune experience entre les hommes abandonnez à eux-memes, & combien ſeroit il facile de la confirmer par des exemples connus? Mais pour cela il faudroit faire connoître l'Hiſtoire de la Juſtice de Dieu ſur les enfans des hommes; & j'eſtime qu'il faudroit plûtôt vous faire, s'il étoit poſſible, l'Hiſtoire

l'Hiſtoire de ſa miſericorde, en vous raportant la fin des Saints hommes qui ſont Morts dans ſon amour; car c'eſt de celle-cy qu'il s'agît dans cét endroit: *Que je meure de la Mort des Juſtes, & que ma fin ſoit ſembla-ble à la ſienne.*

Certainement, Mes Freres, autant que la Mort du méchant eſt affreuſe, autant celle du Juſte eſt-elle deſirable. Le premier en mourant reſſemble à un Holocauſte, victime de juſtice, qui obſcurcît l'air par ſa fumée, qui fait ſouffrir l'odorat par ſon odeur. L'autre eſt ſemblable, lors qu'il expire, à un encens precieux, qui s'exhale vers le Ciel, pendant qu'il laiſſe une bonne odeur ſur la terre: Et pour dire quelque choſe de plus particulier, la Mort du juſte eſt ſainte & heureuſe; deux caracteres oppoſez à ceux que nous avons remarquez dans celle du méchant; ſainte, parce qu'elle eſt comme l'expreſſion de toutes les vertus; heureuſe, parce qu'elle enferme le ſentiment de toutes les conſolations.

Je n'entens pas icy par une Sainte Mort, quelqu'une de ces Morts communes, qui ſont plûtôt ſignalées par de vains diſcours, que par les mouvemens d'une veritable repentance; lors que la neceſſité fait toute la pieté du mourant, & que ne pouvant reſiſter à la force qui l'entraine vers le tribunal de Dieu, il tâche de s'étourdir luy même & d'éblouïr les autres, en mettant les parolles édifiantes, en la place des bonnes diſpoſitions. Une pareille Mort, n'eſt ny aſſez rare, ny aſſez difficille, ny aſſez precieuſe en ſoy, ny aſſez agréable à Dieu, pour être deſirée avec tant d'ardeur. Qu'eſt-ce donc qu'une bonne Mort? C'eſt l'état de ceux qui ſçavent prevenir cette Mort naturelle qui les fait perir à nos yeux, par une Mort ſpirituelle qui les fait long-temps mourir au monde, aux yeux de Dieu: C'eſt une Mort, en un mot, qui

eſt accompagnée de la repentance, & qui a été précedée d'une longue mortification. Et celle cy a trois parties.

Il faut apprendre à mourir à ſon eſprit, à ſon cœur, à ſa chair. On aprend à ſon eſprit à mourir, lors que renonçant aux vaines curioſitez de nôtre raiſon, on s'accoûtume à mediter ſur ſa derniere fin, & à faire de cette meditation, le remede du peché, une ſource de ſanctification. C'eſt ce qu'un Prophete demande à Dieu en ces termes, *Seigneur enſeigne nous à tellement conter nos jours, que nous en ayons un cœur de ſapience.* En vain eſperons nous de bien mourir, ſi nôtre eſprit n'a fait une longue habitude de penſer à la Mort. Comment pourrons-nous ſouffrir un jour la réalité, de ce dont nous ne pouvons aujourd'huy ſoûtenir l'image? Il faut donc penſer à la Mort, il faut ſe la repreſenter comme certaine, comme prochaine, comme preſente, & nous révêtant nous même des triſtes, mais ſalutaires idées de nôtre propre fin, nous regarder comme étant mortels, Morts & mourans; mortels, parce qu'il nous faut mourir; mourans, parce que nous mourrons bien-tôt; Morts, parce que nous avons ceſſé de vivre en partie, & que la Mort nous a déja ravy nos plus beaux jours.

La certitude de la Mort doit nous faire mépriſer toutes les incertitudes humaines: Car enfin, il eſt incertain ſi nous réuſſirons dans nos divers deſſeins, ou ſi nous ne réuſſirons pas; ſi nous paſſerons la vie commodement, ou incommodement; mais il eſt certain que nous mourrons; certitude qui ſeroit affreuſe à chacun de nous, ſi elle n'étoit commune à tous les hommes; terme certain de tous les peut être de cette vie; fatale & inevitable concluſion des varietez de nôtre eſprit, commme de l'inconſtance des choſes humaines.

Mais

Mais il faut ajoûter à la certitude de mourir, le voisinage de la Mort qui marche sur nos pas; O Dieu! que de surprise, que de frayevr, si dans la societé generale, ou même dans une assemblée comme cellecy, chacun voyoit clairement & précisement, qu'elle est la distance qui l'éloigne dn tombeau? Combien de gens voit-on qui roulent les projets d'un vaste avenir, dans une ame insatiable dans ses desirs, mais trop bornée dans ses connoissances, sans sçavoir qu'ils descendront aujourd'huy, ou demain dans le sepulcre?

Il est donc necessaire pour se disposer à bien mourir, de se representer la Mort comme étant prochaine, & même comme presente : car elle l'est effectivement en tout temps, en tout lieu; elle entre dans nos appartemens avec l'air que nous respirons; elle se trouve dans les alimens destinez à nôtre nourriture; elle se cache dans les abîmes qui sont sous nos pieds, & dans les tourbillons qui roulent sur nos têtes; elle est enfermée dans nôtre sang, le même principe qui nous fait vivre, nous faisant mourir, & ce qui nous conserve, devant faire nôtre dissolution. Mais pour apprendre à nôtre Esprit à mourir, il ne suffit pas de luy montrer la Mort presente par tout, il faut encore luy faire concevoir ce qu'elle est; car il arrive rarement que les hommes l'envisagent par tous les endroits qui en rendent la consideration salutaire.

Il faut se dire à soy même, non seulement, que la Mort est pour nous la destruction entiere des organes de nôtre corps, la ruïne generale de tous nos sens, la perte de la veüe, de l'ouïe, de l'odorat, ces facultez de nôtre ame, dont chacune est si precieuse, qu'il semble que nous ne pouvons nous en passer; mais encore qu'elle est le renversement universel de tous les apuis de nôtre confiance, le retranchement de tous nos commerces, la fin de toutes nos liaisons. Il faut considerer

ſiderer que c'eſt là une triſte ſolitude de nôtre corps, retranché du nombre des vivans, de nôtre perſonne, ſeparée de la ſocieté des hommes, de nôtre ame delaiſſée des autres & d'elle même ; Car c'eſt alors que les illuſions dont elle s'étoit occupée, ceſſent pour toûjours, & qu'elle eſt même abandonnée des ſonges de ſa vanité.

Il faut ſe repreſenter la Mort comme un naufrage general, où tout nous échape, pendant que nous tâchons de nous prendre à tout ; comme un embraſement qui enflamme nos deſirs & qui conſume leur objet ; comme un état où l'ame s'attache plus fortement, & où elle void perir tous ſes attachemens ; elle ſe perd dans la vanité, la vanité ſe perd devant elle, tout s'en va, tout diſparoît.

Il faut regarder la Mort comme une balance terrible qui fait trouver legeres toutes les choſes qui nous avoient paru peſer davantage ; ou, ſi vous voulez, comme une glace fidele, qui nous faiſant voir les choſes telles qu'elles ſont, nous fait trouver des atomes, où nous avions imaginé des coloſſes, & des coloſſes où nous avions imaginé des atomes, nous aprenant qu'on ne peut plus, ni eſtimer ce qui a pris fin, ni mépriſer ce qui ne finit point. La Mort nous fait connoître le prix du temps & ſa vanité ; la vanité de ſa poſſeſſion, le prix de ſon bon uſage. La poſſeſſion du temps eſt peu de choſe, puis que le moment arrive où il n'y a plus de temps ; mais le bon uſage du temps eſt ineſtimable, puis qu'il nous vaut une glorieuſe eternité : verité que la foy nous fait connoître, mais qu'il n'apartient qu'à la Mort de nous faire ſentir.

Il faut conſiderer la Mort comme une entrée de nôtre ame à pluſieurs grands ſpectacles que Dieu fait voir aux hommes dans ce grand moment, le ſpectacle magnifique des ouvrages de ſa puiſſance qu'elle

commence

commence à connoître avec distinction; le spectacle terrible de sa vengeance, voyant les Demons, leurs tourmens, les Esprits condamnez, leurs détresses; Le doux spectacle de la misericorde Divine, dont les moindres faveurs, dispensées même dans le temps, paroissent avoir un prix infiny, par le raport present qu'elles ont à l'eternité; Et enfin, le spectacle ravissant de la gloire, qui leur fait voir les Cieux ouverts, les Anges, les Seraphins, ces legions eternelles qui assistent devant Dieu, les vertus divines, ces abîmes adorables de bonté & de perfection, cette Sainteté eternellement celebrée, cette gratüité de Dieu qui marche devant eux, cette gloire du Seigneur qui fait leur arriere garde, cette grace qui s'est changée en gloire, cette gloire qui est une grace eternelle & invariable.

Il faut regarder la Mort comme une lumiere qui dissipe nos tenebres, les tenebres du peché, & les tenebres de l'affliction, pour nous mettre dans le jour, diray-je agréable ou terrible, de l'aparition de nôtre grand Dieu? Car c'est icy le premier des jours pour le fidele, & le dernier des jours pour le méchant. La Mort est un flambeau qui est en la main de la justice, ou de la misericorde de Dieu, qui nous éclaire pour nous faire connoître nôtre bonheur, ou nôtre misere. Combien est-elle puissante pour reveiller la conscience endormie du pecheur impenitent? Ses remors sont comme des serpens qui sommeilloient dans un lieu obscur, & qui presentement, frapez par l'éclat de la justice de Dieu, se réveillent, s'élançent & vomissent sur l'ame qui les a conçûs, leur fiel & leur venin.

Enfin on peut dire que le moment redoutable de la Mort, est un abregé du temps & de l'eternité; C'est un abregé du temps qui rapelle & réünit tous les biens faits de Dieu, & tous les crimes de l'homme dans la conscience du pecheur; C'est un abregé de l'eternité, qui rend

déja presens tous ces tourmens, toutes ces horreurs qui ne doivent jamais finir.

C'est, Mes Freres, par de pareilles reflexions, qu'on peut, ce me semble, aprendre à mourir, non seulement à son esprit, mais encore à son cœur: Car il n'est pas possible d'être profondement pénetré de ces veritez, sans méprisér le monde, & sans s'étudier à se mortifier, par le retrenchement de ses passions criminelles: Mais pour cela il ne faut point agir au hazard, il faut se proposer une fin.

La plûpart des hommes s'imaginent qu'ils doivent raporter à leur vie, tous leurs plans, tous leurs projets; que leur prudence ne doit les acompagner que jusqu'à leur lit mortel; & qu'il leur est permis de mourir au hazard, aprés avoir fait paroître quelque habileté pendant leur vie; Mais en cela ils renversent l'ordre des choses; car comme nous ne vivons, que pour mourir, il est juste que nôtre sagesse regarde plus à la Mort, qui est la fin qu'à la vie qui n'en est, pour ainsi dire, que le moyen; contant que la Mort, quoy que la derniere dans l'ordre du temps, est la premiere dans l'ordre de la dignité; & qu'ainsi, comme c'est l'intention de l'autheur de la nature que nous mourions, ce doit être le principal dessein de nôtre cœur de bien mourir. C'est icy qu'on pourroit trouver la diffinition de la veritable habileté, & de la veritable sagesse. L'insensé cherche à vivre à son aise, pour mourir ensuite comme il pourra. L'homme veritablement prudent se propose sur tout de bien mourir, & se resout pour cela à quelle sorte de vie que ce soit. Voyons qu'elle est l'issüe de ces deux differens desseins.

Un homme qui ne cherche qu'à vivre satisfait dans ce monde, fait tout ce qu'il faut, sans y penser, pour se faire une Mort penible, difficile, & même une

Mort

Mort affreuſe, effroyable. Ces biens du monde & qui ſont la joye preſente de ſon cœur, feront, n'en doutez pas, le ſuplice de ſes derniers momens. Plus il s'y attache aujourd'huy, & plus il aura de peine à s'en détacher alors. C'eſt un treſor de feu qu'il s'acquiert, dont ſon cœur ſera brûlé. Ce ſont des eaux de jalouſie qu'il boit douces aujourd'huy, ameres alors, qui luy brûleront les entrailles. Le ſçavant ſans humilité, qui ne cherche qu'à enrichir ſon eſprit de connoiſſances qui le diſtinguent, ne l'aura rempli pour lors, que de doutes & de difficultez qui attaqueront ſa Foy; & il ſe trouvera qu'il aura conſumé ſa vie à acquerir ce qui s'oppoſe à ſa conſolation. L'ambitieux aura pris bien de la peine pour bâtir ces éminences de terre, qui fondent ſous luy tout d'un coup, ou plûtôt pour creuſer le tombeau, l'abîme de ſa vanité. Le vindicatif éprouvera dans ſes derniers momens, que les haines qui ont agité ſon cœur pendant ſi long temps, l'ont indiſpoſé à recevoir les impreſſions de la grace & de la paix du Dieu de miſericorde : Et le pecheur impenitent qui a crû que ſes crimes ſe perdoient avec le temps qui les a vû commettre, les trouvera preſens à ſa conſcience allarmée au moment qu'il devra comparoître devant Dieu, ſes crimes paſſez étant autant de bourreaux preſens, qui le puniront aprés l'avoir rendu coupable, qui vengeront Dieu aprés l'avoir offenſé; Que ſi la juſtice que l'homme ſe rendra à luy même eſt ſi terrible, que ſera-ce que la juſtice que Dieu exercera enſuite ſur luy?

Nous devons penſer préciſement tout le contraire d'un homme, qui au dépens des faux agrémens de la vie preſente, & des criminelles douceurs du peché, a pour but de bien mourir, qui raporte tout à cette fin. Ce grand deſſein le guide heureuſement dans toute la

conduite de sa vie, & ne luy permet point de faire de fautes dont il puisse ensuite se repentir. C'est une divine boussole qui regle sa route, une aiguille aymantée qui le conduit en se tournant vers le Nort de sa derniere fin. Avons nous obtenu des richesses de la benediction de Dieu ? Au lieu d'en faire les attaches de la vie, par des usages de vanité, nous en faisons les secours de nôtre Mort, par des usages de beneficence. Si nous cherchons à acquerir des connoissances, ce sont celles qui peuvent nous servir au jour qui terminera tous nos amusemens, toutes nos vaines curiositez, enrichissant nôtre memoire de ces veritez consolantes que l'Ecriture nous fournit avec une si heureuse abondance, pour le reglement de nôtre vie, & pour la consolation de nôtre Mort. Car c'est alors que toutes nos œuvres nous suivent ; que nous voyons tous les pauvres, que nous avons, ou soulagez, ou negligé de soulager ; que nous entendons tous les predicateurs que nous avons ouïs ; que nos paroles & nos pensées reviennent, & que la grace & la verité de Dieu renouvellant en quelque sorte en nous leurs impressions, nous font sentir en un moment, le bien que nous avons, ou fait, ou connu, ou esperé pendant toute nôtre vie.

Si la consideration de la Mort change nos desseins, elle doit aussi nous donner d'autres sentimens, car l'un est une suite de l'autre. On pardonneroit en quelque sorte à un homme qui se croiroit immortel, son application excessive à chercher ce qu'on nomme des établissemens ; mais il est assez naturel, ce me semble, quand on se voit mourir, de n'avoir ni un grand attachement pour le monde, ni une grande aversion pour l'adversité ; & c'est là l'état de tous les hommes.

La Mort est un terrible, mais juste commentaire de la

la Morale de Jesus Christ. Elle nous apprendra qu'on peut se declarer contre ses propres penchans, sans être ennemi de soy-même ; qu'on doit se mettre au dessus de tous les hommes par son humilité, & s'élever au dessus de toutes choses par sa moderation ; que les afflictions, la pauvreté, l'infamie même qui ont un terme qui les borne, sont moins redoutables que l'impatience, l'orgueil, & la cupidité qui n'en ont point, & qu aprés la Mort sont le suplice de ceux, dont ils ont fait le crime pendant la vie ; & qu'enfin nous avons moins de sujet de craindre nos ennemis que la haine, souvent injuste, & toûjours mal-entendüe, que nous conçevons contr'eux. Etrange effet de nôtre corruption, qui nous empêche de voir que nous ne devons point prétendre de nourrir dans un corps mortel, des haines immortelles, & qu'envain refusons nous à Dieu le sacrifice de nos ressentimens, puis que nous ne pouvons nous empêcher de le faire à l'affoiblissement qui suit les années, au tombeau, à la Mort, au temps qui triomphe de nous, comme de toutes les autres choses !

Certainement, Mes Freres, si nous faisions reflexion sur les suites de la Mort, & si nous pensions avec quelle ardeur, dans ce moment important où se fera pour nous l'échange du temps avec l'Eternité, le pecheur, souhaiteroit pouvoir échanger sa vie avec une vie innocente, ses vices, avec les vertus de ceux qui ont plus sagement usé des benedictions de Dieu, & du suport de sa misericorde ; nous trouverions que rien n'est plus propre que la consideration de nôtre derniere fin à nous faire glorifier Dieu, en luy offrant nos corps en sacrifice saint & plaisant, qui est nôtre raisonnable service. Alors nous comprendrions, que plus le mondain ajoûte d'agreémens à sa vie, plus il retrenche de consolations de sa Mort, qu'il suit l'ombre du bien aux dé-

pens de toute sa felicité, qu'il seme avec joye pour moissonner eternellement avec larmes. Enfin, nous demeurerions d'accord, que ce n'est point acheter trop cher l'avantage de bien mourir, que de l'obtenir en mourant aux curiositez de son esprit, aux passions de son cœur, & aux voluptez de son corps.

Aprés cela, Mes Freres, il n'y a personne qui ne comprenne ce que c'est que cette Mort du juste dont nous avons entrepris la description ; c'est une Mort sainte, c'est une Mort heureuse ; une Mort sainte longtemps préveüe, & à laquelle on s'est preparé pendant toute sa vie ; Mort qui a détaché nôtre ame du monde avant qu'elle la separât de nôtre corps ; Mort dont la pensée a été un remede contre le peché, & dont la venüe en est la destruction entiere ; Mort humble & soûmise ; Mort accompagnée de fermeté & de confiance ; Mort feconde en paroles pleines d'onction, mais beaucoup plus en sentimens de pieté ; Mort qui fait mourir l'homme de peché, avec l'homme de la nature, pour faire vivre l'homme spirituel ; car il y a trois hommes dans l'homme, & leur destinée est reglée par la Mort ; C'est une Mort heureuse dans ses suites, divine dans ses sentimens ; Mort heureuse qui fait la lumiere de nos yeux, la vie de nôtre cœur, la gloire de nôtre nature, l'accomplissement des promesses de Dieu, le triomphe de sa fidelité & de son amour, qui nous éleve de la terre dans le Ciel, du commerce des hommes, au commerce de Dieu ; Mort divine dans ses ravissemens, que la paix de Dieu précede, que la gloire de Dieu suit, que la consolation du Saint Esprit accompagne ; Mort accompagnée de l'effusion de nos ames en la presence de Dieu, & de l'effusion de Dieu sur nos ames ; Mort qui change nôtre Foy en veüe, nôtre esperance en possession, nôtre humilité en grandeur, & la grace que Dieu

avoit

avoit cachée dans nôtre cœur, en une gloire qui éclatera aux yeux de toutes les créatures ; Mort qui détruit en nous l'homme de terre, pour nous rendre participans, autant que des créatures en sont capables, de la gloire de la Divinité. C'est là, Mes Freres, c'est là cette Mort benite que les Saints de tous les siécles ont souhaitée, & que tous les hommes doivent souhaiter. Heureux de pouvoir dire avec eux, O Dieu ! *j'ay attendu ton salut ; Je sçay que mon Redempteur est vivant ; Mon ame à soif de Dieu, du Dieu fort & vivant ; Je viens rendre mon ame entre tes mains ; car c'est toy qui l'as rachetée, ô Dieu de verité.*

Mais pourquoy s'arrêter plus long-temps là dessus ? Vous ne doutez point, Mes Freres, qu'il n'y ait un advantage infini à mourir comme il faut ; non vous n'en doutez point, & vous n'étes pas en peine de sçavoir en quoy cette Mort consiste. Il ne s'agît plus de vous persuader ce que Dieu vous fait connoître dans ce moment, & que vôtre conscience vous fait sentir ; mais de vous en faire une application qui vous satisface, & vous console.

Mais c'est icy où est la plus grande difficulté. Car que pourrons nous dire sans trahir nôtre ministere & l'interêt de la verité, qui satisfaçe tant de personnes qui pensent tant à la vie, & si peu à la Mort ? Gens, ou dissipez par de vaines occupations, qui vivent dans l'oubli de Dieu & d'eux mêmes, ou malheureusement attachez au monde dont ils recherchent les dangereux agreémens, comme s'ils ne devoient jamais finir ; ou même plongez dans une débauche, dans une sensualité, qui fait penser, que n'aspirant qu'à vivre de la vie des bêtes, ils croyent aussi mourir de leur Mort. Que pouvons-nous dire à toutes ces personnes, d'agréable & de satisfaisant ? Leur dirons nous qu'ils vivront toûjours dans le monde, & que Dieu, pour

recompenser

recompenſer leurs deſordres, leurs excez, leur accorde une immortalité de chair & de ſang ? Mais le Dieu de la ſainteté, n'a pas cette complaiſance pour la corruption des hommes. Leur dirons nous que la Mort eſt encore bien éloignée d'eux, & qu'avant qu'elle ſurvienne, ils auront le temps de ſe ſatisfaire ? Mais quel garant leur pourrions nous donner d'une telle promeſſe ? Avons nous fait alliance avec la Mort ? Avons nous traité avec le ſepulcre ? Eſt-il quelque âge aſſez floriſſant, quelque rang aſſez élevé, quelque ſanté aſſez confirmée, quelque temperamment aſſez robuſte, pour nous être une caution bien ſure à cét égard ? Non, ce n'eſt pas là l'aſſurance que vous nous demandez, vous attendez de nous quelque choſe de meilleur, vous voulez que nous vous fa̧ions conçevoir l'eſperance de bien mourir. Plût à Dieu, Mes Freres, qu'il fut auſſi aiſé que nous le ſouhaitterions de vous ſatisfaire ſur ce ſujet, & qu'on pût vous donner cette conſolation, ſans préjudicier à la verité ! Quelle plus grande nouvelle pourrions nous vous annoncer ? Quelle plus grande joye pourriez vous recevoir ? Mais, mon Dieu, le triſte, l'affreux embarras ! Qu'il eſt à craindre de vous laiſſer dans une eſpece de deſeſpoir, en vous refuſant cette conſolation, ou de vous tromper en vous la donnant mal à propos ? Jugez en vous mêmes, que chacun ſe faſſe juſtice dans le fonds de ſon cœur, aux yeux de Dieu, en ſuppoſant que c'eſt à luy que je parle.

Attentif à cét objet terrible que je viens de luy mettre devant les yeux, il ſe dit à luy même, qu'il ſeroit bien malheureux s'il n'eſperoit de bien mourir, & qu'il aura le temps de ſe reconnoître avant que de quitter le monde ; Mais ne ſçait-il pas que celuy qui a les clefs de la vie & de la Mort, eſt auſſi le maître des temps & des conjonctures ? Que comme perſonne ne peut répondre du temps de ſa Mort, aucun n'eſt le maître de

ſa maniere de mourir ; qu'on ne peut ſe répondre d'avoir la liberté de ſon eſprit en mourant ; & qu'enfin, nous n'avons pas plus fait accord avec la maladie, qu'avec la Mort elle même. Vous vous flatez donc ſans doute, lors que vous eſperez avec tant de confiance que vous pourrez vous reconnoître dans les derniers inſtans de vôtre vie : Mais je veux qu'en cela vous ne vous flatiez point, je ſuppoſe avec vous tout ce qu'il vous plaît de ſuppoſer, voyons aprés cela les fondemens de vôtre confiance. Vous employerez la liberté de vôtre eſprit, à reflechir ſur vos pechez, & vous en aurez une veritable douleur, je veux le croire ; car il y auroit du prodige a être indolent & inſenſible dans cét état. Vous vous repentirez d'avoir offenſé Dieu, je n'en doute nullement ; Mais qui vous répondra que cette repentance eſt telle qu'elle doit être pour être agréable à Dieu ? Elle peut être veritable ; elle peut être un effet de la grace, auſſi bien que de la neceſſité qui vous preſſe, j'en conviens ; Mais une ſimple poſſibilité que cela ſoit, ſuffit-elle à vôtre eſperance ? Suffira-t-elle à vôtre conſolation ?

Le grand caractere de la veritable repentance, c'eſt la perſeverance dans le bien, c'eſt une ſuite de bonnes œuvres, qui vous manquant, ne ſçauroient établir vôtre confiance à cét égard. Mais il y a plus que cela, c'eſt qu'àlors vous vous ſouviendrez malgré vous, que pluſieurs maladies, ou pluſieurs autres accidens qui avoient mis vôtre vie en danger, vous avoient arraché les mêmes remors, la même repentance, les mêmes deſirs de bien vivre & de glorifier Dieu, que vous avez oubliez lors que vous avez été hors du peril. Comment pouvez vous vous aſſurer que cette repentance preſente n'eſt pas de la même nature que tant de repentances paſſées ? Qui vous répondra que, ſi Dieu vous rapeloit à la vie, vous ne feriez pas encore ce que vous avez

fait tant de fois, qui est d'oublier vos vœux, vos promesses ? Pensée terrible, doute affreux ; mais pourtant, pensée raisonnable, doute bien fondé, & tel qu'il ne faut pas moins qu'une espece de miracle pour le dissiper ? Et quelle conduite insensée est celle de ne vouloir point nous assurer les consolations d'une heureuse Mort, pendant que nous le pouvons, en suivant les voyes de la grace & de la providence, & d'attendre au lit de la Mort, des miracles pour nôtre conversion possibles à la verité, car tout l'est à Dieu, mais trop rares pour être l'objet d'une esperance raisonnable ?

Chacun peut voir par là, où il en est, & ce qu'il doit attendre ; il est aisé d'aprendre l'art de bien mourir, le secret consiste en deux mots, c'est de bien vivre. Ne contez plus que vous vous repentirez, mais repentez vous des à present, dans ce moment, aujourd'huy que vous entendez la voix de Dieu. Il n'y a que ce moment & la suite qu'il aura, qui puisse vous répondre que vous ne mourrez point de la Mort des impies ; que vôtre Mort ne sera pas un sacrifice fait à la justice de Dieu, un commencement de sa vengeance, un échange avec la Mort eternelle. O Dieu ! quelle idée ? Quel objet ? Quelles horreurs !

Croyez moy, Mes Freres, ou plûtôt croyez en vôtre cœur qui vous le dit mieux que personne ne pourroit vous le dire. Le hazard seroit trop grand, sauvons nôtre ame ; non seulement de sa perte, mais de tout danger. La Mort est incertaine, prévenons ses incertitudes ; nous ne sçavons par quel chemin elle viendroit à nous, allons à elle par le chemin que nous ouvrent la sagesse & la misericorde de Dieu, qui est celuy de la pieté & de la vertu. Certains que nous mourrons un jour, & même que nous mourrons bien tôt, commençons de mourir des à present. La Mort

est

est assez prés de nous pour dire qu'elle est dêja venüe. Tout est prêt pour le voyage, vous partirez dans un moment. Allumons des flambeaux funebres, preparons, si nous voulons, nôtre sepulture, faisons nôtre testament, prenons congé les uns des autres; à peine aurons nous fait tout cela, que la Mort sera venüe, & que le temps aura passé plus vîte que nos adieux?

Employons donc ces années, ces jours, ces heures, ou plûtôt ces momens, à faire nôtre paix avec Dieu, dans un saint commerce de pieté avec luy, & de charité avec nos Freres. Pensons tout, faisons tout, pourvoyons à tout, comme des mourans, qui n'ont que quelques instans à vivre. Que nos journées commencent, comme doivent commencer les jours d'eternité; qu'elles finissent, comme nous souhaitons que finisse nôtre vie. Que nos yeux soient purs de convoitise, nos levres de medisance, nos mains d'injustice, nôtre esprit de mauvais préjugez, & nôtre cœur d'affections crimineles. Veillons avec application, prions avec ardeur, secourons les pauvres sans ménagement.

La Mort & la charité produisent des effets tout contraires; la charité perpetüe ce que la Mort fait perir, elle sauve les œuvres de misericorde du naufrage du temps qui détruit toutes les autres choses. Ces œuvres ne perissent point sur la terre, elles montent au Ciel. *Les Oraisons & les aumônes ne s'arrêtent point icy bas, elles montent devant Dieu.* Le monde est une figure qui passe dêja, & les Cieux doivent un jour disparoître avec un bruit de tempête; mais les œuvres de la charité nous suivent aprés la Mort, & elles doivent nous accompagner, aprés que les trônes seront roulez, jusqu'au trône de Dieu, lors que nous serons jugez sur la regle de nôtre propre beneficence. Faire du bien, n'est donc pas seulement la vie des belles ames, comme quelqu'un l'a

l'a dit autrefois, c'eſt encore le moyen de perpetüer une belle vie ; c'eſt moiſſonner dans le temps pour l'eternité ; c'eſt jetter ſur la terre, une ſemence, qui germant au delà du tombeau & de la Mort, nous produit dans le Ciel une moiſſon de gloire & de béatitude ; c'eſt une divine maniere de ſe perpetüer, un moyen de triompher de la Mort, un art de ne mourir jamais.

Que la nature ne ſe plaigne point qu'on la fait mourir avant le temps, & que la Religion eſt comme une eſpece de Mort anticipée ; puis que ce n'eſt pas tant à mourir, qu'à vivre, que nous l'exhortons preſentement. C'eſt mourir, & non pas vivre, que de ſe trouver dans l'état des mondains, que de vivre ſans oſer conſiderer ce que c'eſt que ſa vie, que de n'oſer regarder, ni en avant, ni en arriere ; conſiderer le paſſé ni l'avenir ; & tels ſont ces hommes ſenſuels dont les veües ſont fixées au preſent ; duquel leur ame ne s'éloigne jamais, qu'elle ne ſe trouve dans de triſtes agitations, dans des frayeurs mortelles ; Mais c'eſt vivre que de vivre avec reflexion, de penſer à l'uſage qu'on fait de la vie, que de regarder le Ciel & la terre, le temps & l'eternité ; que de porter une veüe aſſurée ſur le paſſé & ſur l'avenir de ſa condition ; que de s'étendre par la penſée & par l'eſperance dans toutes les parties de ſa durée, dans toutes les differences du temps. C'eſt vivre, & veritablement vivre, que de vivre avec le repos de la conſcience, que de vivre pour Dieu, que de vivre de la vie des Saints, de cette vie de grace qui doit être une vie de gloire.

O que la foy nous étoit neceſſaire pour ſoûtenir la nature trop foible, trop aveugle pour trouver des conſolations en elle même, la nature, dis-je, tremblante & étonnée aux approches de la Mort !

Regardons, Mes Freres, à Jeſus Chriſt qui eſt Mort pour nous, & nous ſerons encouragez à bien mourir.

Que

Que les détresses de son agonie, servent à consoler tous les agonisans, dont les yeux sont sur luy ; que son tombeau sanctifie nos tombeaux.

Car il n'apartient qu'à ce Roy des siecles, de triompher du temps & de la Mort, & de faire voir à nôtre foy un spectacle qui rassure, qui console la nature. En effet, si dans nôtre tombeau nous trouvons la fin de ce monde visible par raport à nous, une Loy de n'être plus ce que nous étions, la destruction d'un membre de la societé, l'aneantissement du monde & de ses vanitez, la dissolution de nôtre corps, & la fin de ses convoitises, le triomphe du Demon, les frayeurs de la conscience, un ombre des jugemens & de la Mort avenir ; Dans le tombeau de Jesus Christ, au contraire, nous trouvons la creation d'un nouveau monde, composé de nouveaux Cieux & d'une nouvelle terre, là où justice habite ; une Loy d'être toûjours ce que nous avons commencé d'être par la grace de Dieu, l'établissement d'une societé celeste, dont nous sommes les membres, qui est la famille de Dieu ; un monde, non un monde de vanité, mais un monde de bonheur & de gloire promise à nôtre esperance ; le rétablissement glorieux de nôtre corps assuré à nôtre foy ; le regne du Demon détruit ; l'immortalité manifestée ; la conscience reconciliée avec Dieu & avec elle même ; la justice de Dieu pour jamais d'accord avec sa misericorde, la benediction du temps & la gloire de l'eternité. Sur nôtre tombeau nous pouvons insulter au monde, en disant, *Vanité des vanitez, tout est vanité* : Mais sur le tombeau de Jesus Christ nous pouvons insulter à la Mort qui a triomphé de la vanité humaine, en nous écriant, *Où est, ô Mort ! ta victoire ? Où est, ô sepulcre ! ton aiguillon ?* Nôtre Mort nous demande de la compassion, des regrets des larmes ; mais la Mort de Jesus Christ ne veut de nous

nous que confiance, que joye, qu'allegresse : *Nous sommes morts, mais nôtre vie est cachée avec Christ en Dieu ; & quand Christ qui est nôtre vie apparoîtra, nous apparoîtrons aussi avec luy en gloire.* O vie de Dieu cachée dans les infirmitez de l'homme ! O vie de l'homme cachée dans la gloire de Dieu ! Puisses-tu éclairer nôtre foy, soûtenir nôtre patience, animer nôtre zele, tourner vers Dieu nos pensées & nos regards, sanctifier nos derniers soûpirs, & nous faire dire des à present avec autant de fruit & de consolation, que de raison & de justice ; *Que je meure de la Mort des justes, & que ma fin soit semblable à la sienne.* Ainsi soit-il

FIN.